

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com

Octobre 2008 N°8



Chapelle Saint-Sulpice de Trignan

Éditorial

Chers amis,

L'été, temps de détente et de flâneries ! Ce n'est pas tout à fait vrai pour la Société de Sauvegarde et ses responsables. Quand vous recevrez ce bulletin, quatre événements majeurs se seront déroulés dans la deuxième quinzaine de septembre.

À tout seigneur, tout honneur ! Le plus important est bien sûr la signature de la convention avec le Conseil général. Le projet en avait déjà été évoqué il y a plus d'un an, mais, si les choses évoluent, elles le font souvent plus lentement qu'on le souhaiterait. C'est maintenant chose faite, je vous l'annonçais dans notre dernier bulletin. Elle concrétise un partenariat datant de plus de 50 ans, efficace certes, mais dont les termes étaient mal définis. Elle reconnaît en outre le rôle prépondérant que votre Société joue dans la sauvegarde et la valorisation du patrimoine ardéchois. Mais, la décentralisation, voulue par le Conseil général, de l'attribution des aides nous amène inévitablement à chercher d'autres partenaires et des contacts ont déjà été pris dans cette perspective.

Le deuxième événement, auquel, j'espère, vous aurez participé, aura été le colloque sur l'art roman à Saint-Julien-du-Serre. Il marque notre attachement à ce qui reste la grande époque architecturale de notre patrimoine et des intervenants talentueux n'auront pas manqué d'y apporter un éclairage fort instructif. Cette manifestation a été organisée en association avec Mémoire d'Ardèche et Temps Présent. Il est bon que notre Société s'engage à l'occasion dans un partenariat avec d'autres associations oeuvrant dans le même domaine pour mener des actions d'intérêt commun. Un premier essai, réussi, a été la visite de Vallon-Pont d'Arc avec les VMF il y a deux ans. Il y en aura d'autres.

À l'occasion de ce colloque aura eu lieu la sortie du double DVD sur les Églises romanes en Ardèche, l'œuvre de grande qualité de nos amis Paul et Marie BOUSQUET. Ces DVD sont présentés dans un étui regroupant le premier disque qui a déjà été édité l'année dernière et le second qui est son complément avec, pour chacun des deux, une brochure reprenant les textes d'accompagnement.

Enfin, nous avons été invités par la mairie de Privas à faire une conférence à la médiathèque de la ville pour présenter la Société de Sauvegarde dans le cadre des manifestations organisées pour les journées européennes du patrimoine.

Et, bien sûr, pour clôturer cette saison, nous vous attendons tous à Lamastre le samedi 11 octobre pour notre assemblée générale qui nous fournira l'occasion de visites fort intéressantes à Retourtour, Macheville et Le Monteil.

Le Président
Guy Delubac

Sommaire

- p 2 Les Rendez-vous de la Sauvegarde : Visite d'Aiguèze et de trois chapelles romanes du canton de Bourg-Saint-Andéol
- p 7 Journée champêtre : (20 juillet 2008)
- p 9 Visite de l'église de Payzac
- p 10 La vie des associations : Les amis de Rochebonne
- p 12 Les informations de la Sauvegarde

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

VISITE D'AIGUÈZE ET DE TROIS CHAPELLES ROMANES DU CANTON DE BOURG-SAINT-ANDÉOL (12 JUIN 2008)

Le Village d'Aiguèze

La Société de sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche est allée, le 12 juin, visiter Aiguèze. Eh oui, un village du Gard ! Précisons toutefois que le clocher de ce village n'est qu'à sept cents mètres de celui de son vis-à-vis ardéchois, Saint-Martin-d'Ardèche. Ajoutons que ces deux villages, administrativement séparés par une frontière à la fois départementale, entre Ardèche et Gard, et régionale, entre Rhône-Alpes et Languedoc-Roussillon, étaient réunis en une seule communauté jusqu'en 1790. Il était donc bien tentant d'aller rendre visite à ces frères séparés, d'autant plus que leur village, dont l'élégante silhouette couronne la falaise dominant le cours de l'Ardèche, vient d'être classé parmi les « plus beaux villages de France ».

La quarantaine d'audacieux venus au rendez-vous malgré une série de jours très maussades mesurent ce matin leur chance ; le ciel a brusquement viré au bleu franc et notre guide, Robert Fruton, nous captive d'emblée par ses commentaires érudits, relevés d'une bonne pincée d'humour et de sa passion pour Aiguèze.

En avant donc, à travers placettes et venelles, à la découverte des empreintes laissées par une longue histoire ! Depuis bien des siècles, en effet, les avantages du site avaient attiré l'occupation humaine : un gué sur l'Ardèche au pied d'une haute falaise facile à fortifier et bien pourvue en eau jusqu'au sommet. Aiguèze, dont le nom signifie « eau dans le rocher », compte en effet de nombreux puits. C'est pourquoi Charles Martel, après la bataille de Poitiers (732), avait établi là un des forts dont le réseau contrôlait le Rhône et l'Ardèche. Trois siècles plus tard, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, y construisit les premières tours en pierre de la forteresse, dont la « tour sarrasine » parvenue jusqu'à nous.

C'est au pied de celle-ci que nous effectuons notre première halte, dans la partie la plus ancienne du village, pour y observer un trait caractéristique d'Aiguèze : le rez-de-chaussée des maisons, généralement médiéval, est surmonté d'un premier étage Renaissance. Cette discordance est la cicatrice d'événements tragiques survenus à la fin du 14^e siècle : en 1382, en pleine guerre de Cent Ans, les « Tuchins », l'une des nombreuses jacqueries de l'époque, s'étaient emparés du château et l'avaient utilisé

pendant quatorze mois comme base pour leurs rapines. La répression royale fut terrible, les « Tuchins » furent passés au fil de l'épée et les maisons rasées jusqu'au premier étage. La population, réduite à neuf feux, ne se rétablit ensuite que très lentement.

Un passage en tunnel creusé dans la roche nous fait déboucher sur le chemin de ronde d'où s'offre un vaste



Le village d'Aiguèze dominant l'Ardèche

panorama depuis la sortie des gorges de l'Ardèche jusqu'à la vallée du Rhône et au Ventoux, en passant par le village de Saint-Martin au pied de son coteau. Au-dessous de nous, au bord de la rivière, les ruines du hameau de Borian, abandonné en 1910, rappellent une

communauté de pêcheurs qui devenaient aussi passeurs quand les crues rendaient le gué impraticable. L'emplacement de ce gué est signalé par deux langues de rocher s'avancant depuis chaque rive à la rencontre l'une de l'autre. Les femmes venaient autrefois y faire la lessive, profitant, à cette occasion, des bienfaits de l'eau de l'Ardèche pour la circulation et, disait-on, pour certaines maladies de peau.

Au-dessus de nos têtes, perchées sur une puissante lame de calcaire urgonien, trois tours se découpent sur le ciel, vestiges imposants de l'ancienne forteresse : la tour sarrasine du XI^e siècle, déjà citée, une tour ronde du XIII^e



siècle, où flotte un drapeau tibétain, et, relié à elle par une forte muraille, le haut donjon carré du XII^e siècle, bel exemple d'architecture militaire provençale. Ce dernier porte la bannière d'Aiguèze unissant les bandes sang et or du Roussillon à la croix du Languedoc. Cette forteresse perchée, alimentée en eau par un puits, était reliée au chemin de ronde par un escalier dont subsistent, en haut,



Vestiges de la forteresse

quelques marches taillées dans le rocher et, en bas, les traces d'ancrage de marches en bois.

À ce point de notre parcours, le maire d'Aiguèze vient nous souhaiter la bienvenue.

Devant nous, à l'extrémité occidentale du village, nous apercevons, perché sur le roc, un petit édifice à l'aspect de chapelle. Telle était bien sa destination lorsqu'il fut construit, en 1912, par Mgr Fuzet, dont nous reparlerons. Mais la guerre et la mort du prélat firent avorter ce projet et le bâtiment, bientôt vendu, fut immédiatement aménagé en habitation.

Nous voici maintenant devant l'hôpital du XV^e siècle, aujourd'hui résidence privée. C'est une bâtisse haute et massive, en moellons calcaires bien appareillés. La porte d'entrée est étroite et défendue par une meurtrière, car l'époque était troublée. La guerre de Cent Ans se terminait à peine et des bandes de « routiers » terrorisaient le pays ; on venait de renforcer les remparts d'Aiguèze. Une fenêtre à meneaux est en partie murée, assez grossièrement. Même souci de sécurité ? Non, le crime est postérieur et son mobile plus trivial : le passage d'une cheminée. Dans un coin de la cour on aperçoit la tour d'un escalier à vis.

Rue du moulin, nous espérons voir un moulin à huile du XVI^e ou XVII^e siècle, dans le local de l'office de tourisme, avec un puits encore en eau. Mais la porte est close en ce beau jour de juin.

Quelques dizaines de pas plus loin, à la jonction avec la Grand rue, une maison pittoresque attire le regard avec sa façade Renaissance ornée de diverses sculptures :

Charlemagne, une femme, une chouette, un chat ...

C'est « la maison du sculpteur », la bien nommée. L'artiste qui l'habite, encore fort alerte à 94 ans, porte un nom peu banal, Robert de Wittelsbach de Traxel. Il serait un descendant de Louis II de Wittelsbach, plus connu chez nous sous le nom de Louis II de Bavière.

La Grand rue, que nous allons suivre un moment, est pavée de galets de l'Ardèche, de part et d'autre d'une bande médiane bétonnée qui était jadis en terre battue pour le confort des chevaux, tandis que les roues des charrettes cahotaient sur les pavés. À l'endroit où la rue s'élargit pour devenir la Placette, une maison porte une plaque à la mémoire d'Honoré Agrefoul, « inventeur du pastis ». Ne cherchez pas ce nom dans le dictionnaire ; c'est une galéjade ! De l'autre côté de la Placette, une croix métallique du début du XVIII^e siècle présente, à côté des instruments de la Passion, deux avant-bras humains, l'un nu, l'autre habillé d'une manche ; elle nous dit ainsi que, riches ou pauvres, une même fin nous attend.

La boucle est bouclée ; de retour sur la place du Jeu de paume, nous y sommes accueillis par la statue en bronze de saint Roch, patron du village. Quelques platanes plus loin, en bordure du petit boulo-drome, un buste de Mgr Fuzet est adossé au mur de la mairie. Ce prélat, archevêque de Rouen au moment de la séparation des Églises et de l'État, fit beaucoup pour Aiguèze, patrie de sa mère, et reste assurément très cher au cœur de Robert Fruton. La visite de l'église va être l'occasion de mieux connaître cette grande figure locale.

En entrant dans l'église, entièrement peinte de couleurs vives (« les peintures de la nef sont inspirées de Notre-Dame de Paris », nous dit notre guide), le visiteur n'a pas d'emblée l'impression de pénétrer dans un édifice construit pour l'essentiel entre le XII^e siècle (le chœur) et le XVI^e siècle (la nef). Mgr Fuzet en a beaucoup modifié l'aspect. Outre les peintures déjà citées, où se répète le motif de la croix à double branche horizontale (croix de l'archevêque primat), il a fait exécuter les vitraux, où se retrouvent les visages de sa famille (sa mère prêtant ses traits à la Vierge, son père à saint Roch, lui-même à saint Frédéric, son frère, sa sœur) et a doté le clocher d'une flèche élancée. Ces travaux ayant été exécutés en 1910, un an après la béatification de Jeanne d'Arc, ce fut l'occasion d'ajouter dans la nef un relief représentant la bienheureuse et, dans le chœur, les statues de ses voix, saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite. Le grand portail et les chapelles latérales avaient été réalisés au XIX^e siècle.

Par le portail latéral, daté de 1552 et classé, nous sortons sur la place de l'église, également due à Mgr Fuzet ; ce qui donne à notre guide l'occasion d'évoquer deux autres actions de ce prélat républicain, que ses idées avaient rendu proche du pape Léon XIII et quelque peu suspect à son successeur, Pie X. La première est illustrée par le petit bâtiment bordant la place, que Mgr Fuzet, propriétaire des lieux, avait séparé du château et décoré aux

armes d'Aiguèze, avant de l'offrir à la mairie pour en faire une école ; la mairie refusa le cadeau. La seconde est à l'origine du « denier du culte », appelé aujourd'hui « denier de l'Église » ; le prélat avait pris l'initiative de lancer dans son diocèse une collecte pour subvenir aux besoins du clergé, privé de revenus par les lois de séparation de 1905. Idée bientôt reprise à l'échelle de la France.

Après cette belle et très riche matinée, nous prenons le chemin de l'ancienne école, aimablement mise à notre disposition par le maire, pour partager nos paniers-repas, à l'ombre fraîche des platanes de la République.

Après quoi, sous un ciel immaculé, que ne blasphème aucun nuage, nous passons à la partie ardéchoise du programme, en traversant le pont suspendu construit en 1905 et inauguré en 2005 ! Prudence compréhensible ; le pont précédent, en pierre, n'avait résisté que cinq ans à l'impétuosité de la rivière.

La chapelle Saint-Sulpice à Trignan

La chapelle Saint-Sulpice, près du hameau de Trignan, commune de Saint-Marcel-d'Ardèche est la première des trois chapelles romanes rurales que nous allons visiter. Elle apparaît de loin, au milieu des vignes, émergeant du bosquet de chênes qui l'entoure à demi. Ce petit édifice de quinze mètres de long est en effet assez élevé, comme la chapelle Sainte-Agnès, située à six kilomètres au sud,



Chapelle Saint-Sulpice de Trignan

dans le Gard. La personne sollicitée pour nous la présenter ayant eu un empêchement, c'est l'auteur de ces lignes qui coiffe la casquette de guide. Saint-Sulpice est bâtie en petits moellons calcaires très clairs, les pierres de taille étant réservées à l'encadrement des ouvertures, aux chaînages d'angles et aux contreforts. L'appareillage très soigné met bien en valeur de nombreux remplois dans les murs et contreforts : pierres ornées de pampres, rinceaux et entrelacs carolingiens provenant de piliers de chancel, une pierre à trou et même une pierre tombale servant de pierre d'angle, datée de la fin du X^e siècle ou du début du XI^e. Un essaim d'abeilles a colonisé l'un des nombreux trous de boulins.

Les remplois carolingiens, dont le nombre et la très grande qualité esthétique sont une des caractéristiques remar-

quables de Saint-Sulpice, ont été la cible d'actes de vandalisme en 1976. Sur les neuf répertoriés auparavant et heureusement photographiés, deux ont été arrachés et volés et un troisième, au-dessus de la porte d'entrée, gravement détérioré.

Extérieurement, l'édifice apparaît massif et d'une grande sobriété : aucune ornementation, sauf celle des belles pierres de remploi, un chevet pentagonal percé d'une minuscule fenêtre axiale, un mur nord complètement aveugle, portant la trace de la « porte des morts », donnant accès au cimetière, encore existant au XVIII^e siècle, et, sur la façade sud, la très modeste porte d'entrée sur-



montée de trois croix de Malte gravées dans les claveaux.

L'intérieur est laissé dans la pénombre par des ouvertures rares et minuscules. Il présente

une nef unique à deux travées, surmontée d'une voûte en berceau plein cintre renforcée par des arcs doubleaux et reposant sur des arcs de décharge latéraux. Un chancel sépare la nef du chœur dont l'abside arrondie est creusée de cinq niches peu profondes, d'inspiration carolingienne, comme à Mélas et à Ruoms. L'autel est un simple monolithe équarri ; sa pierre sacrée, débordant du logement où elle a été enchâssée, tardivement sans doute, est ornée de croix de Malte. Une tribune subsiste à l'ouest ; il y en avait une autre au-dessus, démolie au XVII^e siècle. La montée à cette tribune permet de découvrir, outre les nombreux graffitis des XIX^e et XX^e siècles, un tableau à l'abandon contre le mur occidental, qui représente saint Sulpice coiffé d'une mitre, à droite du Christ en croix. Tableau en mauvais état mais d'âge vénérable : il est décrit dans un procès-verbal de visite du XVII^e siècle.

L'histoire de cette chapelle est mal connue, peu de documents ayant été trouvés. Elle aurait été construite au XII^e siècle par les seigneurs de Baladun (ou Balazuc, famille de Pons de Balazuc, chroniqueur de la première croisade), sur l'emplacement d'un lieu de culte du VIII^e ou IX^e siècle duquel proviendraient la plupart des pierres de remploi. Dès le XIII^e siècle, elle est passée sous la dépendance des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui avaient installé, à la fin du XII^e siècle, une commanderie à Saint-Jean d'Artignan, à un kilomètre au sud-est. Cette commanderie se trouvait près d'un gîte d'étape des pèlerins du Puy à Saint-Gilles. Elle a été réunie, en 1383 à celle de Jalès, jadis tenue par les Templiers dont l'ordre avait été supprimé par le pape en 1312, et le commandeur s'est alors installé à Jalès.

La guerre de Cent Ans (1346-1453) et les guerres de Religion ont ruiné la chapelle. Au XVII^e siècle elle est devenue chapelle des Hospitaliers, devenus Ordre de Malte, leur chapelle de Saint-Jean ayant été rendue dangereuse par des mouvements de terrain. D'importants travaux ont alors été réalisés, dont l'érection du clocheton carré à quatre ouvertures que l'on voit aujourd'hui, le remplacement par un toit de tuiles du toit primitif en lau-

zes et la suppression de la tribune supérieure. Lorsque la Révolution vendit les biens de la commanderie, la chapelle fut épargnée et devint dépendante de l'église de Saint-Marcel.

Albin Mazon, alias Dr Francus, rapporte qu'on y venait pour la guérison de maladies de peau, notamment la lèpre et, plus tard, pour guérir les enfants de la teigne.

La chapelle Saint-Sulpice a été classée monument historique en 1932.

La chapelle Notre-Dame de Cousignac

Aux confins nord de la commune de Bourg-Saint-Andéol, Raphaël Pommier nous accueille sur son domaine de Notre-Dame de Cousignac et nous conduit vers la chapelle éponyme, blottie dans un bosquet de chênes dominant les vignes, qu'il va nous présenter.

L'édifice actuel résulte d'une reconstruction partielle des élévations sur les vestiges romans conservés, datés du XI^e ou du XII^e siècle. Ces vestiges permettent de restituer aisément le plan et l'élévation de l'édifice d'origine :

- nef unique à une travée et transept saillant à trois absides,
- voûtes en berceau sur la nef et le transept,
- arcs de décharge sur les murs,
- contreforts encadrant la façade occidentale.

Le mur nord de la nef est assez bien conservé, avec l'in-



Chapelle N.D. de Cousignac

tégralité de ses arcs de décharge ; un pilier porte encore la trace de la chaire. Egalement conservé, le mur occidental du bras nord du transept, où l'on peut voir une porte murée qui donnait accès à l'étage de la maison du prêtre, aujourd'hui disparue. Dans le bras sud du transept subsistent des pierres layées où s'appuyaient les arcs. Les murs sont en moellons, les pierres de taille étant réservées à l'encadrement des ouvertures.

La nef a été reconstruite en briques entre 1920 et 1930, ainsi que le bras nord du transept et les deux absides correspondantes. Le bras sud du transept et la salle attenante ne l'ont pas été. La façade occidentale, surmontée d'un clocher arcade, présente en remploi un contrepoids de vis de pressoir, daté du III^e ou IV^e siècle, et la pierre tombale d'une jeune fille, d'époque médiévale.

À l'intérieur de la chapelle, la table de l'autel central est très ancienne, peut-être romaine ; à côté, une pierre tombale romaine rappelle qu'il y avait plusieurs installations gallo-romaines alentour. Une aquarelle montre l'état ruiné de l'édifice à la fin du XIX^e siècle. Quant à la statue de bois de N.-D. de Cousignac, supposée des environs de l'an 1000, elle a quitté les lieux depuis longtemps; elle est conservée par la famille qui l'a recueillie en des temps troublés, promettant de la rendre « quand un prier viendra à Cousignac ».



Chapelle N.D. de Cousignac

L'histoire de cette chapelle est très ancienne. La Charta vetus nous apprend qu'une chapelle Saint-Vincent de Cousignac a été fondée au VII^e siècle, sur les restes d'un édifice antérieur, et offerte à l'évêque de Viviers. Elle a été remplacée par une chapelle romane qui a été rattachée, au XIV^e siècle, à la collégiale de Villeneuve-lès-Avignon, avant de revenir, au XVI^e siècle au diocèse de Viviers et de devenir église paroissiale, avec un prêtre à demeure.

Signalée comme ruinée en 1619, elle fit l'objet de gros travaux au XVII^e siècle : reconstruction de l'abside principale et de l'absidiole nord, en conservant la maçonnerie romane en partie basse, et réfection de la toiture, dont les lauzes furent remplacées par des tuiles. À la Révolution, la chapelle fut vendue comme bien national; elle tomba en ruines et servit de carrière de pierres.

Aujourd'hui elle est la propriété de la paroisse Saint-Andéol, au sein de l'association diocésaine de Viviers. L'association des amis de N.-D. de Cousignac, fondée en 2003 et présidée par Raphaël Pommier, s'est donné pour but de l'animer et d'en assurer la restauration.

La chapelle Saint-Julien-la-Renne

Il est maintenant l'heure de notre dernier rendez-vous de la journée ; à 16 heures, nous sommes attendus à la chapelle Saint-Julien-la-Renne par une délégation de l'association qui la restaure. Celle-ci, avec à sa tête Mlle Quelin, présidente, nous accueille sur la petite plate-forme portant la chapelle, d'où la vue s'étend vers la vallée du Rhône et le mont Ventoux. Louis Brun, secrétaire de l'association, présente les travaux réalisés depuis 2005 et remercie la Sauvegarde pour l'aide apportée dans la dernière tranche exécutée à ce jour, la création et la réalisation des vitraux.

L'association pour la restauration de la chapelle Saint-Julien a été constituée fin 1999, pour éviter la ruine définitive de l'édifice dont les murs étaient fissurés de haut en bas, tandis qu'un inextricable fouillis de lierre et de broussailles emprisonnait le chevet et les contreforts qui s'étaient désolidarisés des murs, devenant inopérants. Avec très peu de moyens mais beaucoup d'allant, elle a entrepris le sauvetage en commençant par la consolidation des murs et des contreforts, la pose d'une nouvelle toiture et le remplacement de la porte. Vinrent ensuite les aménagements intérieurs : murs, voûte et pavage du sol. Enfin une cloche fut installée et les vitraux posés. Reste à réaliser le jointoiment de l'appareil extérieur.

Ainsi renaît, après des décennies d'abandon, un édifice

modeste par ses dimensions (six mètres sur sept) mais riche d'une longue histoire. Il est en effet mentionné dans la Charta vetus de 950 et son architecture le fait généralement dater du X^e siècle. Il est aujourd'hui réduit à une nef unique d'une



Chapelle Saint-Julien-la-Renne

seule travée, surmontée d'une voûte plein cintre et terminée à l'est par un chevet plat percé d'une étroite fenêtre axiale. Mais la base d'un mur de sept mètres qui le prolonge à l'ouest permet de supposer qu'il avait trois travées. Un clocher-arcade surmonte la façade occidentale actuelle percée d'une porte au linteau simplement arrondi et de deux fenêtres très étroites. Une pierre à trou a été encastrée à gauche de la porte, à un mètre du sol.

Le site est fort ancien, comme en témoignent plusieurs indices. Au sud de la chapelle se trouvait un cimetière où des fouilles, effectuées en 1879, ont révélé trois couches de sépultures ; on y a aussi trouvé des vases de terre noire considérés comme gallo-romains et deux médailles de Faustine, impératrice romaine. Les tessons de poterie d'époque romaine abondent autour de la chapelle et un contrepoids de pressoir à vis de la même époque est encastré dans un mur de la ferme voisine. La voie romaine tardive, dite valérienne (III^e siècle) passait à proximité.

À propos de l'article sur les hauts fourneaux de La Voulte (Bulletin N° 7)

Un de nos adhérents m'a fait remarquer à juste titre une erreur dans les chiffres cités dans cet article. En effet, si fonte et acier se différencient bien par la proportion de carbone lié au fer, la fonte contient non pas plus de 5% de carbone comme je l'ai malencontreusement écrit, mais plus de 2,5 à 3%. Et donc, entre 3 et 5% de carbone, on a affaire à de la fonte et non à de l'acier (mais en consultant la documentation, j'ai trouvé une rubrique « Producteurs de fonte d'acier » qui a ajouté à ma perplexité !).

Pardonnez donc cette erreur à un géologue plus habitué aux millions (d'années) qu'aux « pour cent » de carbone, les deux ayant pourtant un lien puisque l'âge absolu des roches peut se calculer à partir des teneurs en potassium, argon... ou carbone pour les périodes récentes.

Bernard de BRION

Douloureuse coïncidence, une stèle a été implantée dans l'ancien cimetière, pour rappeler l'accident d'avion survenu là le 4 avril 2003, qui a coûté la vie à trois personnes. La chapelle est aujourd'hui propriété privée. En l'absence de documents, on suppose qu'elle a été vendue comme bien national à la Révolution. Dans les dernières décennies avant sa restauration, elle était utilisée comme local agricole.

La pierre à trou placée à gauche de la porte expliquerait son nom, Saint-Julien-la-Renne (ou la Rène, mais certainement pas la Reine). Saint-Julien de Brioude, à qui elle est dédiée, était invoqué pour guérir les enfants « rénaïrés », c'est-à-dire pleureurs ou grognons. Après la messe, on posait la tête de l'enfant à soigner contre le trou de la pierre ... et les pleurs cessaient. De telles pierres à trou sont connues en remploi en Bourgogne et Bourbonnais. Liées à des rites païens, elles étaient sensées guérir les simples d'esprit qui y plaçaient la tête.

Aujourd'hui la chapelle est redevenue un lieu de culte pour la paroisse. Entre les deux cyprès qui l'encadrent, au sommet d'un coteau couvert de cultures, elle se pose en pimpante doyenne des chapelles de la région.

Doyenne, pimpante et généreuse, si l'on en juge d'après la table abondamment garnie que nos hôtes ont dressée pour nous offrir, en fin de visite, le « verre de l'amitié ».

Pierre COURT

ESQUIEU Yves, *Trésors méconnus de l'art roman*, Patrimoine vivarois, 2007

ESQUIEU Yves, « Les églises romanes » in *De la Dent de Rez aux gorges de l'Ardèche*, Ed. Chassel, 2008

SAINT-JEAN Robert, NOUGARET Jean, *Vivaraïs Gévaudan romans*, Zodiaque, 1991

FABRE-MARTIN Claudiane, *Églises romanes oubliées du Vivaraïs*, Presses du Languedoc, 1993

BERNARD Christiane, « La chapelle Saint-Sulpice de Trignan », in *Revue du Vivaraïs*, juillet-septembre 2006

BUIS Micheline, *Les réemplois carolingiens de la chapelle Saint-Sulpice*, Ibid

BRUN Louis, *La chapelle Saint-Julien-la-Renne*, Ass. restauration chapelle Saint-Julien, 2006

ISSARTEL Jean-Louis, *La chapelle Saint-Sulpice*, mairie Saint-Marcel d'Ardèche, 2005

BOUSQUET Marie et Paul, *Églises romanes en Ardèche*, DVD Sté sauvegarde monuments anciens Ardèche, 2007

Journée champêtre (20 juillet 2008)

Voilà un événement en passe de devenir une tradition pour la Sauvegarde : la journée champêtre organisée chaque mois de juillet par nos amis Bousquet, sur les hautes terres vivaro-vellaves, autour du Chaussadis.

Malgré de fortes pluies matinales, heureusement interrompues à l'heure du rendez-vous, nous avons été une nouvelle fois nombreux au point de ralliement, fixé cette année au hameau de Villeneuve, commune de Lachapelle-Graillouse. Un hameau pas comme les autres; de l'agrégat de toits de ses maisons paysannes émerge la haute silhouette d'une noble bâtisse flanquée d'une tour qui capte immédiatement le regard depuis la route de Saint-Cirgues-en-Montagne à Coucouron, une maison forte.



Devant la maison forte, nous sommes accueillis par M. Bertrand (au centre) et M. Enjolras (à droite)

La maison forte de Villeneuve

Au point de rendez-vous, nous sommes accueillis par : M. Enjolras, maire-adjoint de Coucouron, organisateur des visites de cette matinée, et son épouse, Bernadette, Magali Fléchaire, belle-fille de l'ancien meunier du moulin de Courbet et M. et Mme Bertrand, propriétaires de la maison forte, qui nous invitent immédiatement chez eux. Reçus avec une extrême gentillesse, nous voyons quasiment chaque porte de la vénérable demeure s'ouvrir devant nous et pouvons admirer la réussite de son aménagement. En vingt-cinq ans de labeur, de passion et d'abnégation, les propriétaires ont su créer une habitation confortable tout en préservant le charme et l'authenticité du lieu.

Au rez-de-chaussée, la vaste cuisine met en valeur une cheminée monumentale dont le manteau abrite le four à pain et un placard à fromages. À côté, dans un angle, l'évier en pierre voisine avec un puits dont on peut voir le miroir d'eau. Chaque maison de Villeneuve, nous dit Magali, a ainsi son propre puits. Sous l'unique fenêtre, une pierre porte la date de 1589, qui rappelle la période de fondation de Villeneuve, le XVI^e siècle.

C'est par un escalier à vis que nous allons accéder aux

étages supérieurs. Cet escalier avait aussi un autre usage, grâce au petit trou découpé dans la pierre entre deux



La chapelle de la maison forte

marches, en face de la porte donnant sur la cour.

Ce dispositif permettait de tenir l'entrée sous le feu d'une arme, si cette porte avait été forcée, tout en protégeant le tireur.

La pièce principale du premier étage possède aussi une

superbe cheminée monumentale, mise au jour à l'occasion des travaux de restauration.

Aux second et troisième étages, des chambres ont été aménagées, où sont mis en valeur des meubles anciens. À l'opposé de l'escalier à vis, un escalier de bois moderne dessert également les étages, à partir du grand salon récemment aménagé au rez-de-chaussée, côté nord.

Au-delà du troisième étage, l'escalier à vis est remplacé par un escalier de bois, aujourd'hui sans issue, passant à côté d'une bretèche de défense qui surplombe la porte d'entrée.

De retour dans la cour, nous nous trouvons face à la petite chapelle de la maison forte, dont l'intérieur très sobre, sous une voûte d'arêtes, est décoré d'une fresque de Robert Petit-Lorraine, datée de 1991, représentant saint François d'Assise.

Magali Fléchaire nous entraîne maintenant dans une rue du hameau, pour nous faire voir un bâtiment sombre, semi-enterré, qui abrite un ancien four à pain et un séchoir à viande et nous montrer à distance une des nombreuses « crottes » de la région, ces abris creusés dans le sol pour y conserver des aliments, particulièrement des pommes de terre.

C'est l'occasion d'évoquer brièvement la vie de la quinzaine d'habitants permanents, dont Magali fait partie, et de mentionner quelques produits de cueillette qui leur apportent un complément de revenus : les myrtilles, les champignons et le lichen des pins sylvestres, utilisés comme fixateur de parfums et vendu 0,50 €/kg.

L'occasion aussi de nous apprendre que la maison forte fut une dépendance de Cluny avant d'être cédée à l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier. Les moines qui l'ont bâtie avaient fait venir des hommes pour mettre en valeur la région alentour. Le moulin de Courbet en dépendait ; aujourd'hui encore, il appartient aux propriétaires de la maison forte.

Le moulin de Courbet

C'est donc très logiquement que nous prenons maintenant la direction du fameux moulin, bien connu de la Sauvegarde dont l'intervention a permis l'obtention d'une aide départementale pour l'étude de faisabilité d'un projet de restauration et de mise en valeur. Cette intervention a déjà fait l'objet d'un article dans notre bulletin n° 4, paru en octobre 2007.

Après 1 km de petite route entre bois et prairies, nous atteignons le fond de vallée où serpente la Langougnole au milieu des « narces », ces prairies marécageuses où pullulaient naguère les grenouilles. C'est là, en contrebas de la route, que se blottit le moulin de Courbet. Réputé contemporain de la maison forte, il a fonctionné jusqu'au milieu du XX^e siècle, recevant le seigle et l'orge des villages environnants : Coucouron, Issanlas, Mézeyrac ... Le meunier se rémunérait en gardant un dixième de la farine produite.



Magali Fléchaire nous présente la maquette du mécanisme de moulin

Le moulin possédait une meule pour la mouture fine et un « plumadou », meule tronconique pour la production d'orge perlée. Dans les derniers temps, il était mû par une roue à augets horizontale qu'actionnait l'eau amenée du ruisseau par une béalière et stockée dans un bassin derrière le moulin, en contre-haut.

Il ne reste aujourd'hui que de modestes vestiges de l'ancienne machinerie. Par chance, le dernier meunier, aujourd'hui décédé, avait confectionné une maquette précise du mécanisme qui permet d'en mieux comprendre le fonctionnement et peut être une aide précieuse pour sa restauration.

À la fin de la visite, M. Enjolras nous expose les grandes lignes du projet porté par la communauté de communes *Entre Loire et Allier*, regroupant les huit communes du canton de Coucouron. Il s'agit de créer un espace pédagogique et patrimonial autour du moulin et de remettre ce dernier en état de fonctionner (cf. notre bulletin n° 4). L'étude de faisabilité réalisée par le cabinet *Médiéval* prévoit à terme 6 000 visiteurs par an. Tout cela, bien sûr, après le rachat du moulin à la famille Bertrand.

La chapelle Saint-Clair

Par beau temps, dix minutes de marche sur un chemin forestier, que l'on devine attrayant, doivent suffire pour aller du moulin de Courbet à la chapelle Saint-Clair. Mais la crainte d'une averse nous fait choisir la solution prudente et banale d'un long détour en voiture.

La chapelle Saint-Clair, commune d'Issanlas, nous est présentée par Bernadette Enjolras, qui ne peut s'appuyer que sur une documentation limitée, un incendie à la cure de Coucouron ayant détruit de précieuses archives il y a un siècle.

L'édifice actuel, isolé à l'orée des bois, est construit à l'emplacement d'un sanctuaire païen, à proximité de voies romaines passant par Pradelles et Le Pal. C'est un cube de granite d'allure massive et de dimensions modestes. Une restauration récente a été l'occasion de remplacer l'ancien toit couvert d'herbe par une couverture neuve de tuiles rouges qui nous a paru quelque peu incongrue. À l'intérieur, posée devant l'autel, une statue de bois polychrome, probablement du XVIII^e siècle, représente le saint vénéré en ce lieu, que l'on invoque pour les problèmes de vue et dont le culte est lié à la présence d'une source, réputée efficace dans ce domaine et située à deux cents mètres au sud, en bordure d'une « narce ».

La tradition rapporte que saint Clair était un berger et que sa sépulture est ici, sous la croix en face de la chapelle.



A la chapelle Saint-Clair

Dépendant jadis de l'abbaye de Mazan, cette chapelle est aujourd'hui le lieu d'un pèlerinage très populaire, le quatrième dimanche de juin.

À l'issue d'une matinée bien remplie et heureusement sans pluie, nous remercions nos hôtes pour leur accueil amical et nous apprêtons à rejoindre une maison qui nous est devenue familière. Au Chaussadis, Marie et Paul Bousquet et leur famille reçoivent notre nombreuse troupe avec leur gentillesse habituelle. L'herbe de la prairie est encore bien mouillée ; c'est donc dans la grande salle qui fut jadis étable qu'ils nous servent l'apéritif et que nous prenons ensuite nos quartiers pour un pique-nique très convivial. Viendra ensuite le temps de monter dans la grange pour le diaporama présenté par Michel Rouvière.

Pierre COURT

Nous publierons dans notre prochain N° un résumé largement illustré de l'exposé de Michel Rouvière.

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

VISITE DE L'ÉGLISE DE PAYZAC (22 NOVEMBRE 2007)

Nous vous prions d'excuser le retard avec lequel nous publions ce compte rendu de la visite de l'église de Payzac, effectuée sous la conduite de M. et Mme Giroud à l'occasion de notre « promenade en Cévenne » du 22 novembre 2007, ce texte n'ayant pu figurer, faute de place, dans notre bulletin n°6.

L'église Saint-Pierre-aux-Liens de Payzac est située à proximité de la mairie sur un promontoire, ce qui lui permettait autrefois, avant que la végétation ne s'intensifie, d'être visible de tous les hameaux de la paroisse dont elle constituait l'élément central. Du pourtour de l'église on aperçoit les clochers de Joyeuse, Lablachère, Notre-Dame de Bon-Secours, ainsi que le Rocher de Sampzon.

Comme la plupart des églises romanes, elle est orientée est/ouest, le portail d'entrée de l'église, face au soleil couchant, s'ouvre sur une façade harmonieuse surmontée par un très beau clocher-mur particulièrement bien conservé.

L'église a été classée monument historique en 1961.

En 998, le vicomte de Gévaudan donna à l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier tout le domaine qu'il avait à Faugères dans la viguerie de Bauzon. La première mention de l'église de Payzac figure dans le cartulaire de l'abbaye qui fait état en 1175 des possessions de ce monastère. La présence de l'église est confirmée par la bulle pontificale du pape Alexandre III de 1179 qui faisait état des possessions de cette abbaye. Cette bulle avait été établie à sa demande pour donner une référence officielle de ses possessions dispersées qui lui permettaient de disposer d'une économie diversifiée.

L'état de conservation de l'édifice est remarquable, il est probablement dû au savoir des tailleurs de pierre qui ont participé à sa construction et dont on peut encore voir les marques.

Le clocher-mur est percé de quatre baies dont chacune contient une cloche d'importance croissante datant de la fin du XIX^e siècle. Ces cloches sont soigneusement maintenues en bon état de fonctionnement par la municipalité. Les arcades des cloches sont surmontées par une petite baie centrale abritant un timbre qui sonne les demi-heures.

À droite du portail d'entrée, une pierre commémorative bilingue nous donne le nom de son maître d'œuvre, Jean Dandebos, et la date de sa construction : 1441.

La dernière ligne de l'inscription est une supplique en patois pour les trépassés.



Passé le portail, nous découvrons la nef romane et le chœur couvert par une voûte en berceau brisé. Le chœur se termine par une abside semi-circulaire, voûtée en cul-de-four, qui constitue probablement la partie la plus ancienne de la construction (XII^e siècle). Les voûtes en berceau brisé sont renforcées par des arcs doubleaux qui se prolongent par des colonnes engagées semi-circulaires.

La nef est composée de deux travées égales s'ouvrant sur les bas-côtés par de larges ouvertures. Les bas-côtés nord et sud sont voûtés sur des croisées d'ogives qui témoignent des travaux des XV^e et XVI^e siècles. Leurs dimensions correspondent sans doute aux dimensions des bas-côtés qui ont dû exister dès la construction de la nef centrale¹.

Le chœur comporte côté nord, au-dessus de la porte de la sacristie, une petite tribune communiquant avec le presbytère ; cette disposition est sans doute due à l'existence d'un ancien prieuré. Côté sud, il s'ouvre sur une petite chapelle latérale comportant une voûte sur croisées d'ogives. À trois mètres environ du sol, une pierre commémorative donne la date de cet ouvrage : « la présente chapelle qu'a fait faire messire Louis Vidal en l'an du Seigneur 1546 et le 10 juillet ». Quelques vestiges de peinture demeurent encore sur les nervures de la voûte. Côté ouest, la nef se termine par un espace sous la tribune qui s'ouvre au sud sur l'escalier d'accès à celle-ci. La tribune en bois est surmontée par la passerelle d'accès à la plate-forme de commande des cloches située derrière le clocher-mur au-dessus de la toiture. Au nord, un petit local devait servir de fonts baptismaux. Il abrite actuellement la chaufferie.

Notons enfin les « bards » du dallage en grès et le bel appareillage des murs qui a contribué à la bonne conservation de l'édifice. La toiture de l'église a été entièrement refaite en lauzes en 2004.

NDLR : Pour d'autres auteurs, l'église romane était à nef unique et des chapelles latérales ont été ajoutées aux XV^e, XVI^e et même XIX^e siècle.

Les chapiteaux de la nef sont intéressants. Ils demandent des explications qui ne sont pas encore établies avec certitude. Les plus proches de la tribune représentent d'un côté l'Annonciation et de l'autre Adam et Ève.

Au centre de la nef côté sud, le chapiteau pourrait représenter le récit de Suzanne (livre de Daniel). Nous voyons les deux vieillards qui voulaient abuser de sa confiance et les deux arbres différents qui devaient justifier du lieu du délit demandé par Daniel lors du procès qu'ils avaient intenté après avoir été éconduits. D'autres penseraient à l'arrestation de saint Pierre, patron de la paroisse.

En face le chapiteau montrerait un oiseau, un chien et un homme. De même les chapiteaux adjacents au chœur n'ont pas encore d'explication précise : un homme avec un bras tenant un gourdin, un lapin et un chien côté nord. En face, un homme tenant une épée, un



Chapelle funéraire de la famille du baron Chaurand

coquillage et un aigle stylisé correspondent à une représentation symbolique.

La visite se termine par un arrêt sur la place où se trouve le monument aux morts des deux guerres mondiales. En face de l'église, à l'autre extrémité de la place, se dresse, au milieu d'un chemin de croix semi-circulaire, œuvre du sculpteur lyonnais Joseph Fabisch, la chapelle Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Il s'agit d'une chapelle funéraire surmontant le caveau de la famille du baron Chaurand qui fut président de la Société de Sauvegarde de 1976 à 1982. Érigée selon les plans de l'architecte lyonnais Pierre Bossan (créateur également des basiliques de Fourvière et de La Louvesc), elle a été consacrée en 1860. Elle porte, sur le toit, dans le tympan du portail et sous l'autel, les trois dernières stations du chemin de croix. L'ensemble, d'un très bel effet, se trouve en limite de l'ancien cimetière qui entourait l'église jusqu'au XIX^e siècle.

Nicole et Jean-Paul Giroud

La vie des associations

ASSOCIATION DES AMIS DE ROCHEBONNE

Saint-Martin-de-Valamas et Rochebonne

Chef-lieu de canton, Saint-Martin-de-Valamas se situe dans cette attachante région des Boutières, terme qui désigne une région montagneuse entre l'Ouvèze et le bassin de l'Eyrieux. C'est dans cette haute vallée de l'Eyrieux que l'automobiliste qui emprunte la départementale 120 depuis Le Cheylard trouve les ruines du château de Rochebonne.

À quelques kilomètres de Saint-Martin-de-Valamas, on accède aujourd'hui au site par la route de Saint-Jean-Roure. Il est possible que ce château se trouve sur un ancien site romain. En effet, à proximité, plusieurs hameaux ont une racine gallo-romaine (suffixe AC) comme Dornepessac, Charnezac, Chamsac ou encore tout près le village de la Vialatte, signifiant route transversale, lieu de passage.

En ce qui concerne le château, à côté d'un donjon carré dressé du côté de l'abrupt dominant au nord de la vallée de l'Eyrieux, il reste un très haut logis et ses murs d'enceinte.

Un peu plus bas, dans les anfractuosités du rocher, se

trouvaient les maisons formant le hameau de Rochebonne.

Ce choix de site, assez fréquent, répond à la volonté du seigneur de s'implanter dans un lieu stratégique dont la mise en défense lui paraissait particulièrement importante.

Le donjon était au début la pièce maîtresse. Il remplissait le triple office de résidence seigneuriale permanente, de

poste de vigie et de réduit défensif. À Rochebonne, le donjon n'a qu'une hauteur de 10 m, mais il faut se rendre sur les lieux pour constater qu'il a été construit sur un piton de quelques 40 m de haut.

Par la suite, au XIII^e siècle, trois logis furent aménagés en contrebas sur la façade sud. Lors des Estimes de 1464, le seigneur reçoit dans la chambre basse ou tout simplement dans la cuisine du château,

de nombreux agriculteurs voisins qui reconnaissent leur seigneur et maître protecteur.

Les logis étaient divisés en plusieurs étages par des planches et desservis par un escalier dont une marche en pierre a été retrouvée ainsi que diverses tomettes qui pouvaient recouvrir le sol au rez-de-chaussée.



La chapelle de Rochebonne était extérieure au château. Elle était dédiée à sainte Agathe. Une pierre en forme de baptistère a été retrouvée sur son emplacement et retirée du site par simple souci de protection, car trop souvent convoitée. À Rochebonne, la chapelle Sainte-Agathe appartenait au seigneur. Elle correspondait à une chapelle castrale, c'est-à-dire un lieu de culte pour le château et les habitations annexes. À Rochebonne, le seigneur nommait les chapelains.

En 1580, Chambaud, commandant des religionnaires, s'empara de plusieurs châteaux dont celui de Rochebonne. Pierre de Châteauneuf de Rochebonne fut gouverneur du Puy et sénéchal. Il reprit de force le château sur les protestants qui, après une lutte désespérée, se retirèrent de poste en poste jusqu'à Chalencon (Chronique de France 1853, p. 291). Rochebonne fut également repris au nom de la Ligue, à l'automne 1595, par un capitaine d'aventure nommé Largallier. Pour reconquérir la place, la force des armes ne fut pas utile car on employa la fameuse cavalerie de Saint-Georges et Largallier rendit le château. Pierre de Rochebonne avait épousé l'héritière des seigneurs de Theizé dans le Beaujolais. C'est ainsi que la famille s'établit dans cette localité et les descendants firent construire un château au coeur du village (propriété de la commune, aménagé par l'association Renaissance de Rochebonne).

Quant au Rochebonne du Vivarais, il fut déserté et la foudre tomba sur le donjon en 1760 entraînant ainsi d'importants dégâts aux logis. Il était encore réparable au début du XIX^e siècle. Délaissé, il fut l'objet de visites fréquentes pour repérer linteaux, pierres... qui servirent dans les constructions voisines. Depuis 1980, l'association des Amis de Rochebonne veille sur les ruines en consolidant ce qu'il en reste, établissant un inventaire des éléments mis à jour depuis dans un souci de conservation de ce patrimoine.

Les Amis de Rochebonne

L'association des Amis de Rochebonne a été créée en 1980 sous l'impulsion de quelques amis de Saint-Martin-de-Valamas. Son but était la sauvegarde du patrimoine des hautes Boutières et plus particulièrement des ruines du château de Rochebonne. Le président fondateur Maurice Bouchet aidé de Marguerite Chapus, membre de la Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche, ont immédiatement fait appel au général de Pampelonne, alors président de la Sauvegarde, pour essayer de programmer la consolidation du donjon de Rochebonne. Ce n'était pas facile tant pour l'accès au site que pour intervenir auprès d'une famille héritière des derniers Soulier-Lafayolle, propriétaires des lieux. Deux ans plus tard, ayant obtenu les diverses autorisations, les travaux pouvaient commencer : une première

tranche en 1983, suivie d'une seconde en 1989 avec le rejointoiement de la grande tour qui surplombe l'Eyrieux. Après quelques mois de présidence, Marguerite Chapus devait décéder à l'automne 1992. Elle fut remplacée par Roger Dugua, jusque là trésorier de l'association.

Le nouveau président des Amis de Rochebonne avait à cœur de poursuivre l'œuvre commencée par ses prédécesseurs. Une vieille amitié l'unissait à Michel Faure devenu président de la Sauvegarde dont le conseil d'administration sera sollicité à plusieurs reprises pour présenter de nouveaux programmes de consolidation des vestiges de Rochebonne. Nous citerons les travaux des communs en 1995, le rejointoiement d'un mur du troisième logis en 1999 et du grand logis en 2003, et tout dernièrement la reconstruction d'un mur du premier logis et le bouclage de la grande tour.

Depuis 1993, l'association des Amis de Rochebonne organise régulièrement des journées de « petits travaux » qui, à force de patience, ont considérablement amélioré la sécurité des ruines. Les Amis de Rochebonne ont publié en 1993 une plaquette sur l'histoire de Rochebonne, complétée en 1998 par une étude de Claude d'Abrigeon sur le château et ses dépendances. Un heureux hasard a permis au président de retrouver une copie de quelques 80 reconnaissances datées de 1464, copie rangée dans une vieille armoire de ferme de la vallée de la Rimande. Les Amis de Rochebonne organisent régulièrement des expositions de peinture, photos, et depuis 2000 un salon d'automne du livre. Cette biennale connaît un large succès dans cette région entre haut et bas Vivarais, aux portes du Velay. Tout récemment un comité d'études et de recherches historiques des Boutières a vu le jour au sein de l'association. Ce comité a permis de rassembler des personnes des cantons de Saint-Martin-de-Valamas, du Cheylard et de Saint-Pierreville. Les recherches ont débouché sur la publication d'un premier ouvrage de 208 pages, Collection des Boutières en histoire, qui a reçu le soutien des Éditions du Roure, de Polignac. Cette publication sera annuelle. Bien évidemment Rochebonne n'est pas oublié.

Toutes ces activités permettent à l'association de se faire connaître et surtout de convaincre que le territoire du Pays des Boutières mérite, en matière de patrimoine, l'attention du public et des élus de notre département. Il reste beaucoup à faire, mais l'association des Amis de Rochebonne est déterminée à le faire surtout qu'elle a eu la chance d'être soutenue dans son action par les conseils d'administration successifs de la Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche, ainsi que par les présidents Joseph de Pampelonne, Michel Faure et Guy Delubac. Que chacun trouve ici notre gratitude.

*Roger DUGUA
Président des Amis de Rochebonne*



Prochaine sortie

Judi 6 novembre : *Rendez-vous de la Sauvegarde* à Gras et Saint-Remèze

- **Rendez-vous à 10 h. à Gras-village** Visite du village, chapelle Saint-Blaise. Présentation des projets de l'association des Enfants et Amis de Gras.
- Repas tiré des sacs à Saint-Remèze, dans une salle mise à notre disposition.
- Après-midi : Visite de Saint-Remèze (château, fontaines, lavoir...) Présentation des projets de la municipalité.

L'action de la Société de Sauvegarde reconnue par les VMF

L'association des Vieilles Maisons Françaises (VMF) fête cette année le cinquantième anniversaire de sa fondation par Anne de Amodio. Soucieuse alors de donner un appui aux propriétaires de patrimoine privé bâti, l'association n'a cessé depuis d'étendre son intérêt à l'ensemble du patrimoine français, en particulier à travers la revue périodique qu'elle édite, vmf - Patrimoines en mouvement.

À l'occasion de cet anniversaire, le délégué départemental des VMF pour l'Ardèche Gonzague de La Tourrette et son équipe avaient organisé un grand rendez-vous dont l'essentiel s'est déroulé au château de Crozat sur la commune d'Alboussière grâce à l'accueil sympathique de ses actuels propriétaires, les Fournet-Fayard.

C'est dans ce cadre qu'à l'issue du repas les VMF ont voulu honorer l'action de la Société de Sauvegarde en remettant la médaille du Cinquantenaire à son président Guy DELUBAC pour l'œuvre accomplie par la société sous son impulsion et en reconnaissance du rayonnement qu'elle a acquis grâce au travail de relations, coordination et implication réalisé par lui.

Une autre médaille du Cinquantenaire était remise à Paul et Marie BOUSQUET pour tout ce qu'ils ont apporté à la connaissance du patrimoine roman ardéchois, ce qui s'est concrétisé par la réalisation du coffret qui regroupe leurs

Adhérer à la Sauvegarde c'est facile :

Envoyer à l'association : BP 237 07002 Privas cedex
- vos nom, prénom, adresse complète
- un chèque de 20 € (cotisation individuelle) ou 28 € pour un couple ou une collectivité.

Vous recevrez notre revue à l'adresse indiquée.

deux remarquables DVD sur les Églises romanes en Ardèche, oeuvre dont la qualité des images et la rigueur des commentaires sont reconnues par tous.

Le comité de rédaction



En partant de la droite : G. de La Tourrette, G. Delubac, M. et P. Bousquet

25^e anniversaire de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent

Nous entretenons de bonnes relations avec un certain nombre d'associations s'intéressant aux patrimoines. Parmi elles, Mémoire d'Ardèche et Temps Présent (MATP), avec laquelle nous avons organisé le colloque sur l'art roman en septembre, célèbre cette année son 25^e anniversaire et organise à cette occasion un congrès qui se tiendra le 25/10/2008 au Triolet à Chomérac. Le programme prévoit :

- le matin à partir de 9H30, une rétrospective et une prospective de MATP
- l'après-midi, après un hommage à Maurice Boule, une table ronde sur « Patrimoines et Ardèche de demain », qui réunira : Michel Boyer, Guy Delubac, Dominique Dupraz, Yves Morel et Georges Naud.

Si vous êtes intéressés par cette journée, nous vous conseillons de vous inscrire auprès de MATP, BP 15, 07210 Chomérac. Il sera possible de déjeuner au restaurant Le Pressoir avec inscription préalable (15€/personne).

Crédits photographiques

Paul Bousquet : p.1, 4, 5, 6, 9, 10 (bas), 11

Dominique de Brion : p.7 (col, 2)

Simone Delubac : p.2 (bas), 3, 12

Jean-Pierre Huyon : p.8 (col. 2)

Michel Rouvière : p. 2 (haut), 7, 8 (col. 1), 10 (haut)

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos

Patrimoine d'Ardèche

Sté de Sauvegarde des monuments
anciens de l'Ardèche

Siège Social :
Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - PRIVAS

Adresse postale :
BP 237
07002 PRIVAS Cedex

Directeur de la publication
Guy DELUBAC

Comité de rédaction :

M.d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet
B. de Brion - D. de Brion - P. Court
G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon
J. Fournet-Fayard - M. Rouvière

Réalisation : C. Bousquet